l'action *ex locato*), ce fragment est aux yeux de M. Karl Below l'œuvre des compilateurs : en raison du changement de la structure sociale de la profession médicale (notamment en raison des traitements attribués aux médecins d'État), la *locatio-conductio* est une notion admise au Bas-Empire pour régler les rapports entre les médecins et leurs clients.

Au total, trois sortes de concepts ont donc été utilisés, selon M. Karl Below, pour définir juridiquement les activités médicales : la *locatio-conductio*, dans la mesure où le médecin était un esclave ou un affranchi, l'*actio legis Aquiliae*, au cas où le malade était un esclave (pour dol ou impéritie du médecin, que ce dernier ait été *ingenuus*, *libertus* ou *servus*) ; et pour le médecin libre, au cas où l'*actio legis Aquiliae* ne jouait pas, on pouvait avoir recours à l'*actio in factum* ou à la *cognitio extraordinaria*.

Nous ne pouvons que féliciter l'auteur de son travail magistral, qui marque un très net progrès par rapport aux études antérieures. Nous formulerons cependant deux regrets. D'une part, si l'auteur a bien mis en relief l'opposition entre le médecin (le terme *medicus* englobe alors le clinicien et le chirurgien) et le « guérisseur » des tavernes, il n'a pas suffisamment insisté sur certaines professions voisines qui, comme l'a montré A. Bernard, avaient un statut similaire, sinon semblable (notamment les sages-femmes). Par ailleurs, la distinction — fertile en aspects juridiques — qu'il a posée entre le médecin libre et le médecin esclave n'était pas suffisante en ce sens qu'analysant les rapports entre médecin et client, M. Karl Below a trop souvent assimilé arbitrairement le *servus* et le *libertus* : cette thèse le conduit notamment à affirmer (p. 109) qu'il pourra y avoir responsabilité du *dominus* ou du *patronus* pour le dol ou la faute de l'esclave ou de l'affranchi. Il nous semble qu'au contraire le *libertus*, pour autant que les textes en parlent, devrait être au contraire assimilé à l'*ingenuus* et non pas au *servus*.

Jean IMBERT.

Latin médiéval.

J. F. NIERMEYER, *Mediae latinitatis Lexikon minus* : Leiden, Brill, 1955, fasc. II (*berfredus-clusa*), p. 97-192, 20 florins.

J'ai annoncé dans cette *Revue*, t. XXXII, p. 481, avec les quelques commentaires indispensables, le premier fascicule de ce Lexique. Je n'ai donc qu'à noter ici la poursuite de l'œuvre, qui a subi un léger retard, dû à une maladie de l'auteur, mais corrigé par l'entremise de son assistant, M. C. van de Kieft. J'ajoute cependant que, pour la suite de son travail, M. Niermeyer disposera désormais d'un apport précieux, le professeur F.-L. Ganshof, de Gand, ayant mis à sa disposition le copieux dossier de notes lexicologiques qu'il a rassemblées au cours de longues années de travail.

La matière est abondante, telle qu'elle offre aux non-spécialistes une occasion incessante de découvertes et de révélations dans un monde aussi riche que peu connu : qu'on parcoure des articles éminents tels que *causa*, *census*, les dérivés de *casa*, *caput*, *castrum*...

La rédaction est aussi serrée que possible, et claire cependant. Mais je comprends difficilement pourquoi l'auteur a décidé de fournir les traductions et explications à la fois en anglais et en français. Quel est le consultant de ce dictionnaire qui ne disposerait pas également de l'une ou l'autre de ces langues? Le résultat de la convention adoptée, ce sont, d'une part, des répétitions oiseuses (cf. *biscoctus* : *biscuit-biscuit*), d'autre part, une dépense d'espace (cf. sous *biannum* six lignes ainsi perdues, près de quinze dans l'article *cancellarius* !), qui pourrait être consacré plus utilement à des explications ou informations (p. ex., sous *capella*, pour éclairer le passage du sens de « chape » à celui de « chapelle », comme il est fait sous *cancellus* pour rapprocher les sens de « grille » et de « chancellerie » ; sous *catallum*, pour indiquer aux non-initiés le sens féodal de « meilleur catel » ; sous *canterius*, pour rappeler le sens premier de « cheval, chevalet »...). La rédaction, dans les trois langues (anglais, français, latin), paraît impeccable (p. 97, sous *beryllus*, écrire « verre poli » ; p. 183, sous *ciuis* : « nul compte n'étant tenu »).

J. Marouzeau.

Lexicon mediae et infimae latinitatis Polonorum, vol. I, fasc. 3 : *Aequatorie-Ambegatio* : Varsovie, Polska Akademia Nauk, 1955, p. 301-459, 2 doll. 50.

J'ai annoncé dans un précédent volume de cette *Revue*, t. XXXI, 1954, p. 513, la parution des deux premiers fascicules de ce grand Lexique, qui couvre pour la Pologne la période d'environ 1000 à 1500, avec en plus des incursions jusqu'au milieu du XVI^e^ siècle.

Les explications sont données dans chaque article en polonais, mais avec traduction latine. Le souci d'exhaustivité est notable, et va jusqu'à retenir des mots à peine latinisés, comme *almasium*, *almuri*, *almanach*, *alkakengi*, qui appartiennent plutôt au domaine de l'emprunt. La latinisation elle-même n'a pas de limites ; e. g. *ambalitas* (de *ambo*), *ambegatio* (de *abigere*). Nous sommes là au point extrême où le latin, bien loin d'être fossilisé, devient une langue à formations ouvertes, ce qui est, en somme, une façon de manifester sa vitalité.

En principe, le Lexique doit comporter deux fascicules annuels ; en fait, les fascicules 1 à 3 nous ont conduits depuis deux ans de *a* à *amb-*. Bonne chance à nos arrière-neveux !

J. Marouzeau.

— Il n'entre pas dans mon propos d'étendre le domaine de cette *Revue* à tout le champ de la Romania pour y expliquer la descendance latine ; mais il me paraît nécessaire de signaler quelques ouvrages récents, en raison surtout des questions de méthode qu'ils posent :

— Y. Malkiel, *Studies in the reconstruction of hispano-latin word families* (University of California Publications in linguistics, vol. XI) : Univ. of California Press, Berkeley, 1954, 322 pages.

Le but propre de cette longue et minutieuse étude est de démontrer l'avantage d'une enquête orientée vers l'interprétation d'une famille de mots, en donnant l'exemple de la coopération entre les recherches relatives aux deux domaines latin et roman, avec la précaution de se référer sans cesse à la chronologie, au niveau linguistique, aux aires d'emploi. Les faits étudiés, avec pour point de départ le latin proprement dit, intéressent le développement historique du IX^e^ au XII^e^ siècle. Ils sont centrés autour d'une famille de mots issue du latin vulgaire **pedare* = marcher, et se groupent en trois sections :

I : *The romance progeny of vulgar latin* (re)pedāre *and cognates* ;

II : *Hispano-latin* *pedia *and* *mania ;

III : *The coalescence of* expedire *and* petere *in ibero-romance.*

Quiconque a suivi les travaux antérieurs de M. Y. Malkiel dans le domaine de l'ibéro-roman peut imaginer ce que ce volume considérable nous apporte non seulement de faits, mais aussi de fécondes discussions de principes.

— L'étude de la latinité ibérique vient de s'enrichir d'une contribution importante de M. J. M. Pabon, qui a été insérée dans les *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, t. IV, p. 87, mais a fait l'objet d'un tirage à part aussi important qu'un ouvrage autonome, sous le titre :

J. M. Pabon, *Sobre los nombres de la « villa » romana en Andalucia* : 1953, 79 pages.

Il s'agit essentiellement des dérivés de gentilices et de cognomina, noms de propriétaires terriens, pour la plupart constitués avec le formatif *-en-*, étudié par Menéndez Pidal lui-même dans *Emerita*, t. VIII, 1940, p. 1-36 (forme dominante *-ena*, formes occasionnelles *-ina* et *-ana*). La dérivation atteste le sentiment de supériorité d'une classe possédante, fondé sur l'orgueil du propriétaire, les relations avec le pouvoir politique et l'appartenance à un niveau de culture élevé. L'auteur invite lui-même à confronter ces considérations avec celles que proposent pour le même domaine : J. Jungfer, *Ueber Personennamen in*

den Ortsnamen Spaniens und Portugals, Berlin, 1902, J. M. Piel, *Nomes de « possessores » latino-cristãos na toponimia asturo-galego-portuguesa*, Coimbra, 1948, et naturellement avec les travaux parallèles consacrés au reste du domaine roman : A. Dauzat pour la Gaule, Sever Pop pour la Dacie, etc.

— Alf. Lombard, *Le verbe roumain. Étude morphologique* : Lund, Gleerup, 1954, 2 volumes d'ensemble XIV + 1.223 pages, 100 couronnes.

On ne peut manquer d'être impressionné par l'étendue de cette monographie, le labeur et les connaissances qu'elle suppose. Elle représente, en effet, un travail systématique de dix années, alimenté par maintes recherches de détail et les réflexions de toute une vie. C'est qu'en réalité il s'agit d'une histoire de toute la langue roumaine, « telle qu'elle apparaît dans le système verbal, et en considération non seulement de la morphologie, mais aussi de la phonétique et du vocabulaire ».

Si l'ouvrage est centré sur la conjugaison plutôt que sur la déclinaison, c'est que la morphologie du verbe roumain est exceptionnellement riche : une centaine de terminaisons contre une demi-douzaine pour le substantif. L'intérêt de l'ouvrage, pour un latiniste, est donc de nous faire assister, à partir de la langue mère, à une prolifération de formes liée à des développements internes, mais favorisée, en outre, par les contacts et influences.

Il convient d'ajouter que M. A. Lombard, infatigable spécialiste du roumain, prépare une *Introduction à l'étude du roumain*, qui sera comme une synthèse de ses travaux antérieurs et qui fera apparaître aux yeux des romanisants de l'Ouest que « toute recherche comparative qui ne tient pas compte de la latinité de l'Est est plus ou moins vaine ».

J. Marouzeau.

Littérature médiévale.

Manlio Simonetti, *Studi agiografici* (« Studi e Saggi », Collana diretta da Ettore Paratore) : Roma, Signorelli, 1955, 136 pages, 800 l.

M. M. Simonetti a mis en œuvre, à propos de quelques *Actes* des martyrs, la compétence de philologue qu'ont déjà fait connaître ses travaux sur Novatien, sur le *Quod idola dei non sint*, sur le *De Trinitate* du Pseudo-Athanase. Se référant souvent aux travaux de maîtres comme Delehaye, Lietzmann (*Festgabe K. Müller*), Pio Franchi de' Cavalieri, il applique, en effet, une méthode purement philologique aux problèmes délicats que posent les *Actes* ou *Passions* (il emploie indifféremment ces deux termes, p. 22, n. 1) de Pionius, de Carpus, Papilus et Agathonicè, de Philéas et de Philoromus, et de quelques autres. C'est